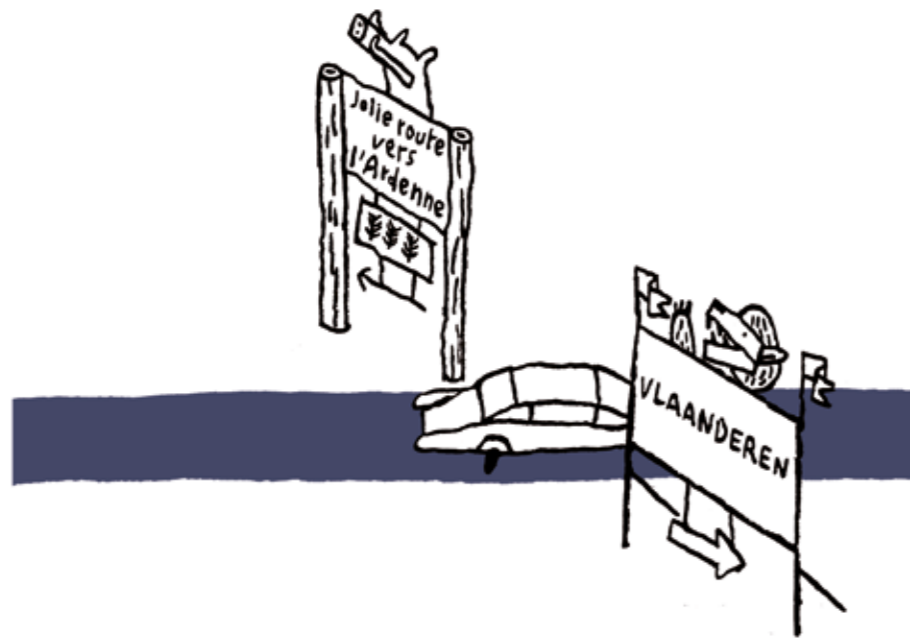


# Anthropologie du quotidien, sur le fil



D'ici

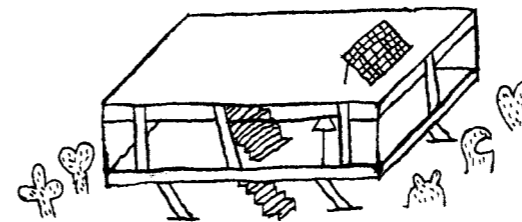
OLIVIER TAYMANS  
Illustration  
LOÏC GAUME



« Sire, il n'y a pas de Belges, mais des Wallons et des Flamands », écrivait Jules Destrée au roi Albert Ier, il y a cent ans. À l'heure où le nationalisme flamand semble plus conquérant et efficace que jamais, la Belgique offre un peu facilement une image de division. Mais qu'en est-il concrètement, sur le terrain, quand on regarde par le petit bout de la lorgnette ? Qu'est-ce qui sépare réellement les Wallons des Flamands ? Et qu'en pensent les principaux intéressés, ceux qui vivent sur la ligne de friction entre ces deux plaques tectoniques culturelles, ou qui l'ont traversée ? Reportage autour de ce que certains fantasment déjà comme une frontière.

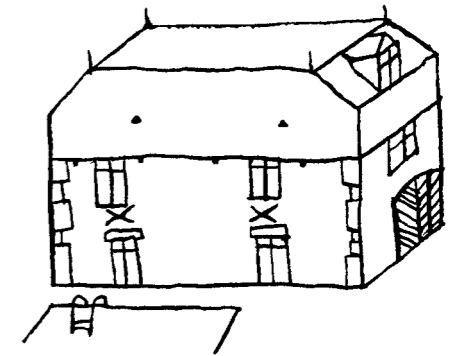
Entre Hannut et Landen, la nationale 80 est d'une rectitude sans faille. Sous un pâle soleil d'automne, au gré d'un timide relief, se succèdent vergers et hypermarchés, champs de maïs et maisons clef sur porte. Côté wallon, Hannut est un carrefour qui a dégénéré en petite ville tranquille et sans éclat. En face, Landen semble encore plus petite et rangée, mais peut se vanter de l'importance que lui confère sa gare, arrêt obligé entre Bruxelles et Liège.

Sur la route nationale, la ligne de démarcation linguistique est fine, mais bien présente. Ici, pas d'affiche de marketing régional souhaitant la bienvenue dans une contrée formidable. De part et d'autre, un panneau réglementaire signale le changement de province et de commune. Landen et le Brabant flamand d'un côté, Hannut et la province de Liège de l'autre. En direction de Landen, ces deux panneaux sont surmontés d'un grand lion noir, sobre et puissant, et d'une annonce lapidaire : « Vlaanderen ». Dans l'autre sens, nulle mention de l'arrivée en Wallonie. L'automobiliste apprend qu'il est le bienvenu sur la « route jolie vers l'Ardenne » – dans les deux langues s'il vous plaît. L'époque du « et pour les Flamands, la même chose » semble bien loin.



Mais la frontière linguistique s'inscrit aussi dans la matière : le revêtement de la route, pourtant « nationale », change abruptement à l'endroit exact où sont plantés les panneaux. Côté flamand, on a opté pour un bitume moucheté de petits cailloux blancs, très seyant. Chez les Wallons, c'est la sobriété d'un macadam gris foncé uni qui a été retenue. C'est sur la ligne formée par ces deux revêtements qu'on passe du néerlandais au français, ou de la culture germanique à la culture latine. Ou encore de la rigueur nordique à la fantaisie méditerranéenne. Pourtant, à part la route, rien ne semble à première vue distinguer un côté de l'autre, au point de justifier tous les désirs centrifuges qui font le quotidien de l'actualité politique de ce petit pays. Les tirets blancs

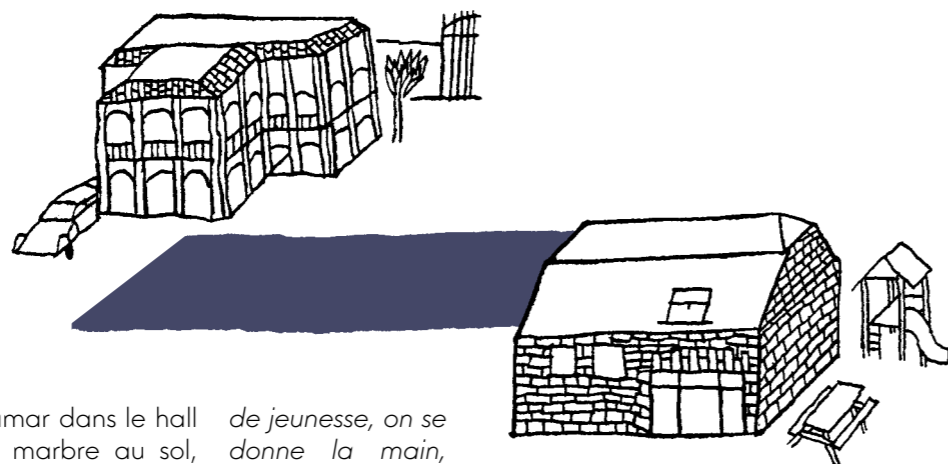
de la piste cyclable, par exemple, ignorent superbement la frontière et se poursuivent avec fluidité, sans l'ombre d'un accident. Sauf que...



Place au vélo

Sauf qu'à y regarder de plus près, cette piste cyclable n'est qu'un cache-misère, côté wallon. Alors qu'à Landen, elle innerve tous les axes routiers suffisamment larges pour lui offrir une petite place. En sens inverse, elle s'arrête abruptement au tout premier rond point aux portes de Hannut, pour ne plus reparaitre.

C'est que les Wallons ne font pas dans la piste cyclable. Pour eux, le vélo, c'est un sport ou un loisir, pas un moyen de se déplacer. « La Wallonie commence seulement à prendre conscience de l'enjeu du vélo en tant que transport », m'explique Hervé Jamar, bourgmestre de Hannut depuis 18 ans, qui me reçoit dans son bureau de l'hôtel de ville. Au mur, des photos de lui, avec quelques années en moins, tour à tour avec la reine Fabiola, la princesse Astrid et le roi Albert. « Cela dit, il y a une réalité objective – même si elle ne se vérifie pas à Hannut –, qui est celle du relief : la Wallonie est beaucoup plus vallonnée que la Flandre. Mais il y a aussi une différence culturelle. Je prends pour exemple une filleule et une nièce, qui habitent dans un village entre Hannut et Landen, et qui sont allées à l'école à Landen, où le vélo est une évidence. Pour les deux dernières années du secondaire, elles sont revenues à Hannut. Elles viennent toujours en vélo, mais elles déposent leur engin ici à l'administration communale avant de continuer à pied jusqu'à l'école, pour ne pas être montrées du doigt. Ça montre combien nous avons encore du chemin à parcourir à cet égard. Apparemment, le vélo, c'est ringard. Mais il y a clairement une demande croissante, surtout de la part des nouveaux habitants de Hannut, pour un développement de ce moyen de transport. »

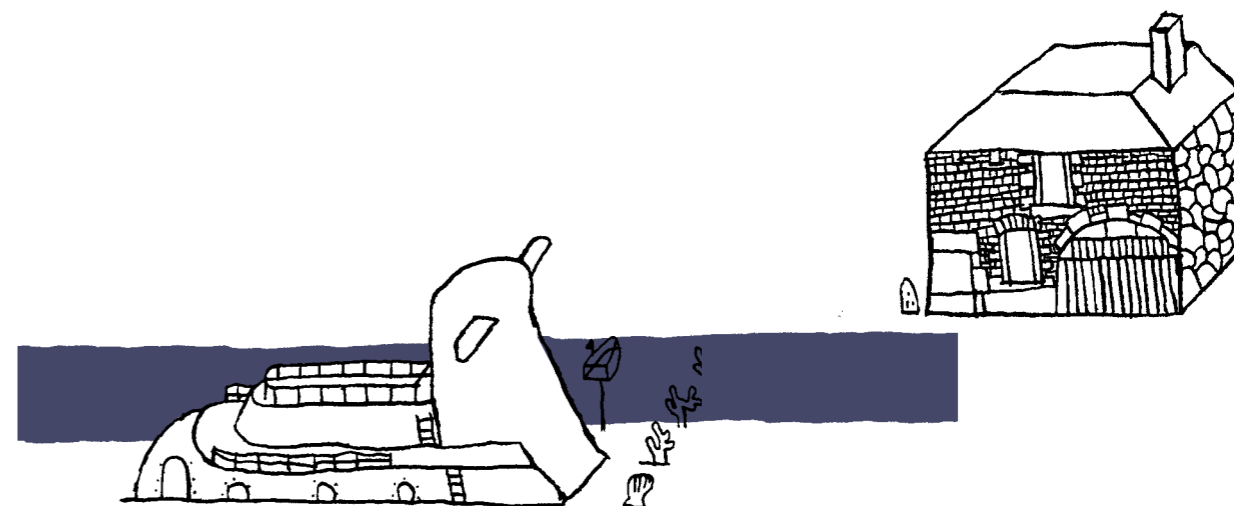


Tandis que j'attendais Hervé Jamar dans le hall de son hôtel de ville cossu – marbre au sol, moulures fleuries au plafond, grand escalier en bois –, deux ouvriers communaux en tenue fluorescente, qui acheminaient du matériel de sonorisation dans la salle des mariages, se faisaient jovialement interpellé par une dame d'âge moyen : « Salut les hommes ! Ça va ? Dites, tant que vous êtes là, venez prendre tous ces sacs de frigolite qui m'encombrent là-haut. » Tous les employés communaux qui défilaient m'ont gratifié d'un « Bonjour Monsieur ! » franc du collier, accompagné d'un petit sourire. On assiste rarement à de tels égards côté flamand. Dans les magasins, ou lorsqu'on les croise en promenade, les Flamands sont moins prompts au salut spontané. « Là je suis tout à fait d'accord », acquiesce le bourgmestre, né lui-même d'une mère flamande dont les parents étaient venus s'installer en Wallonie. « Et ça n'a évidemment rien à voir avec la qualité de sympathie des gens. Là aussi, c'est une question de culture. Je l'ai vu nettement quand j'étais secrétaire d'État adjoint aux Finances. J'avais un cabinet de 25 personnes, dont environ la moitié était francophone et l'autre moitié néerlandophone. De manière générale, le Flamand arrive au boulot de manière très ponctuelle et commence à travailler sans aller forcément dire bonjour aux collègues. Ce n'est pas pour ça qu'il ne les aime pas ou qu'on ne peut pas passer un bon moment ensemble, évidemment. Mais le francophone, il va faire le tour en arrivant, parler des résultats du Standard, etc. Il y a aussi un élément qui a fortement évolué depuis une dizaine d'années, c'est la bise entre hommes. À tel point que c'est parfois difficile à vivre pour un bourgmestre. C'est parfois un peu délicat de savoir à qui serrer la main et à qui faire la bise. Avec mes amis

de jeunesse, on se donne la main, parce qu'on n'a jamais été habitués à se faire la bise. À l'inverse, je me souviens d'un jeune échevin, très dynamique, qui fait la bise au commissaire de police, en képi et au garde-à-vous. Côté flamand, ce serait tout simplement impensable. Je me souviens de la réaction de mon chef de cabinet flamand, face à un jeune secrétaire de cabinet qui faisait la bise à tout le monde : il était prêt à engager une procédure disciplinaire. En tout cas, il s'interrogeait, il n'avait jamais vécu ça. Je crois qu'il y a chez nous un esprit un peu plus tactile. Récemment, je suis allé voir mon fils à Lisbonne, où il est en Erasmus. Nous mangions chaque jour dans un petit resto qui nous convenait, et après trois jours, le patron nous faisait la bise. Tout ça est très latin, du Sud. Et je pense que là, il y a une confrontation des cultures. Ici, nous sommes souvent plus fantaisistes, ce qui fait parfois notre charme. »

### Comme chien et chat

« Les Wallons sont beaucoup plus sympas ! », assène Lieve avec conviction dès que je lui demande si elle a remarqué une différence. Il faut dire qu'elle est bien placée pour s'en apercevoir. Anversoise, elle a tout plaqué en Flandre, il y a une bonne dizaine d'années, et a franchi la ligne avec ses enfants pour rejoindre Pascale, son nouvel amour, une Namuroise rencontrée en vacances au centre de loisirs d'Oteppe, pas loin de Hannut. Elles coulent aujourd'hui des jours heureux dans leur petite maison, un genre de cottage anglais aux volets verts et blancs, dans la réserve naturelle de la vallée de la Burdinale. « Les gens se disent bonjour partout. En Flandre,



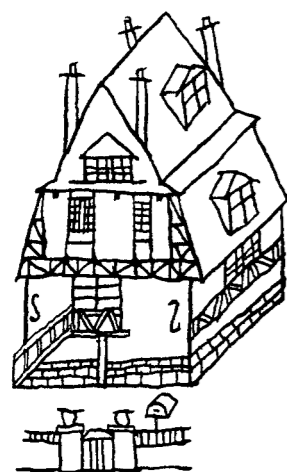
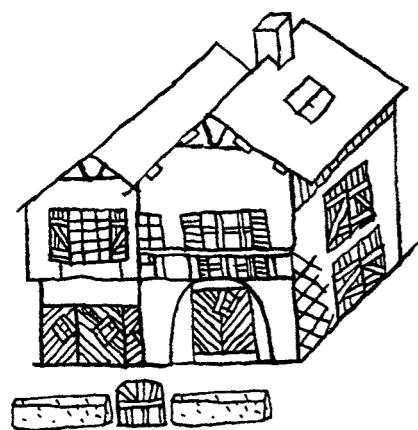
chez le boulanger, on fait la file, et c'est tout. Ici, dès mon arrivée, on me disait bonjour, et j'étais étonnée au début. Je me faisais la réflexion que je ne connaissais pas ces gens, mais je répondais. Maintenant, je suis habituée. Avec les voisins, c'est la même chose. En Flandre, je n'ai jamais noué de contacts avec mes voisins. Un jour, j'étais chez mon frère, et j'ai salué le voisin. Il m'a regardée, étonné, et m'a demandé ce que je faisais. "Hé bien je vous dis bonjour." "Ça ne se fait pas ici," m'a-t-il répondu, l'air de dire : ça ne va pas la tête ? » Elle se lève pour ouvrir la porte au chat, qui file faire des câlins au chien, une boule de poils gris. « Eh oui », rigole-t-elle, « ils s'entendent très bien. Les chiens et les chats, c'est comme les Wallons et les Flamands, ils vivent bien ensemble. Ce qu'on en dit, c'est un vieux cliché, un truc de politiciens. »

Selon Lieve, le sens de l'humour est très différent aussi. Ici, les gens s'esclaffent pour des blagues du genre « Monsieur et madame Untel ont un enfant, comment l'appellent-ils ? » Elle ne comprend vraiment pas ce qu'il y a de drôle. Ce sont toujours les mêmes histoires drôles et elles continuent à faire rire. Parfois, il y en a une bonne, elle commence un petit peu à comprendre cet humour. « Nous, les Flamands, ce qui nous fait rire, c'est de nous moquer des gens », dit-elle riant, « et on est plus pince-sans-rire, proches de l'humour britannique. Mister Bean, par exemple, ça me fait rire, mais ma copine ne comprend pas pourquoi. » « J'ai aussi des difficultés avec le vouvoiement, les Flamands se tutoient très vite. Moi j'utilise le vouvoiement avec les personnes âgées, ou la première fois que j'entre dans un magasin. Pascale ne peut pas imaginer que je tutoie sa mère, alors que je la connais depuis des années et, à l'inverse, je n'imagine pas qu'elle vouvoie mon père. »

### L'asile naturiste

Sur la route qui me ramène vers Landen, aucune grande enseigne ne manque : d'Intermarché à Casa, en passant par Trafic, Mr. Bricolage, Lidl, et même Harley Davidson. Le libéralisme hannutois a fait fleurir un zoning commercial que ne renierait aucune commune flamande. « Il y a une vingtaine d'années, nous avons été plus malins que Landen qui a refusé toutes ces implantations », me confiait Hervé Jamar, ravi d'avoir développé l'économie locale. « Le samedi, il y a autant de Flamands que de francophones qui font leurs courses à Hannut. »

Au-delà du panneau « Vlaanderen », le paysage devient moins criard. Après avoir plongé sous l'E40 Bruxelles-Liège et la ligne de TGV qui l'escorte, mon regard est attiré par une enseigne qu'on ne voit que rarement en Wallonie : « Sauna Phoenix », un sauna public. La grande bâtisse en briques rouges, avec un auvent bleu en forme de vaguelettes, laisse échapper d'épais nuages de vapeur. À l'intérieur, une affichette prévient : « Pour des raisons d'hygiène, le port du maillot de bain est interdit. Merci de votre compréhension. » En Wallonie, les saunas sont soit petits et privés, auquel cas on est libre d'y porter le costume qu'on préfère, ou alors, quand ils sont publics, le maillot est de rigueur, sauf éventuellement dans un « espace naturiste » bien délimité. Les Latins ont beau se faire la bise et être tactiles, leur rapport au corps et à la nudité n'est pas aussi dépassionné que celui des nordistes. Si la France est la première destination de vacances pour les naturistes, cette pratique y reste toujours entourée d'une aura sulfureuse. En témoigne la réputation internationale du Cap d'Agde et de ses folles nuits.



À l'intérieur, quelques personnes, surtout des hommes, circulent dans le plus simple appareil ou en sortie de bain entre les deux saunas, le hammam, le jacuzzi, le bain de pieds et la piscine. Je reconnais même le bourgmestre d'un village wallon tout proche. Apparemment, la nudité n'effraie pas tous les Wallons. Joeri, le gérant, grand jeune homme souriant et dégingandé, est en train de construire un sauna supplémentaire dans le jardin. Visiblement, les affaires marchent plutôt bien. Ce sont ses parents qui ont ouvert l'établissement, il y a 12-13 ans. « Oui, la différence culturelle saute aux yeux », reconnaît-il. « Pourtant, 70 % de notre clientèle est francophone, mais on remarque que certains sont plus prudes que les Flamands. Et parfois, comme il est question de nudité, ils imaginent qu'il se passe ici un peu plus que de simples bains de chaleur. » Sa maman, qui assure à la fois l'accueil et le service au bar, passe furtivement la tête par la porte : « Pas plus tard que tout à l'heure, j'ai eu au bout du fil un monsieur francophone qui trouvait ça très comique, "comme ça sans maillot... et même dans la piscine !" Et ça m'arrive tous les deux, trois jours. » « Oui », renchérit Joeri, « c'est clair que les Wallons ont un train de retard en ce qui concerne la mentalité, l'ouverture. Mais ce n'est pas juste une question belge : les pays nordiques sont moins touchés par la pudeur. Les Finlandais, par exemple, se retrouvent nus entre amis au sauna. Les Allemands aussi ont une grande culture du naturisme. Dans le sud de l'Europe, par contre, les gens ont plus de mal à montrer leur corps. À ma connaissance, il n'y a en Wallonie que deux ou trois établissements publics comme celui-ci. Alors qu'en Flandre ils pullulent. Ici, ça a pris pas mal d'années avant que la clientèle francophone se décide à franchir le pas. »

Ce décalage des mœurs révélé par le port du maillot au sauna, Lieve le vit au quotidien. « Nous sommes non seulement un couple mixte, mais aussi un couple homosexuel. Je pense qu'au début ça faisait jaser les gens, mais maintenant ils se sont habitués. Ou pas, mais peu importe. De ce point de vue, les Flamands sont plus ouverts. À Anvers ou ici, on se promène main dans la main. Moi j'ose, ça ne me pose pas de problème, Pascale a plus de mal. Mais à Namur, on ne le fait pas, par exemple. Et à Liège non plus, je n'oserais pas, alors qu'en Flandre, ça ne pose jamais de problème. Les jeunes sont peut-être plus ouverts, mais quand même moins qu'en Flandre à mon avis. »

### Fermette ou hacienda ?

Passé le sauna, plus loin vers Landen, un jeune père de famille affronte la bourrasque d'un coup de pédale volontaire. Sur la piste cyclable, il tire sa progéniture dans une remorque vert pomme, surmontée d'un petit drapeau de la même couleur. Ici, le paysage a changé. La relative uniformité des maisons wallonnes cède le pas à un paysage architectural hétéroclite. Entre les bungalows seventies, les villas blanches à arcades, protégées par de lourdes grilles télécommandées ou encore les imitations d'haciendas

mexicaines, on trouve aussi des réalisations résolument contemporaines, voire futuristes. Brique gris foncé, acier brossé, formes anguleuses, le style est parfois tellement anonyme qu'on peut se demander s'il s'agit d'habitations ou de bureaux. Est-ce le Wallon qui manque d'audace ou d'argent ou le Flamand qui manque de règles ? « Ma famille a acheté quelques fermettes du côté wallon », m'explique Johan De Rocker, responsable de la culture et des loisirs à l'administration communale de Landen. « Ils aiment le charme de l'architecture villageoise. Une maison moderne n'y aurait pas sa place, ça ferait tache. Ici, il n'y a pas vraiment un caractère à préserver et donc, il y a plus de latitude, par exemple pour construire des maisons passives ou à basse énergie. C'est parce qu'on se trouve dans un contexte plus urbain. Même dans les villages, on fait davantage de lotissements. À Landen, on attire de plus en plus de navetteurs, des gens qui travaillent rarement ici. Sur les nouveaux lotissements, on peut faire un peu ce qu'on veut, il y a beaucoup plus de liberté. En Wallonie, il y a moins de nouveaux lotissements et on mise davantage sur la rénovation de logements existants. Et puis il y a un peu comme en France une désertification des villages et les nouveaux arrivants sont séduits par le caractère des maisons existantes, qu'ils rénovent en préservant leur charme. »

Le lieu de travail de Johan De Rocker est fort différent de celui d'Hervé Jamar. Ici, ni marbres, ni moulures, mais une ambiance feutrée et studieuse dans un bâtiment moderne, avec des écrans plats sur les murs. En patientant avant mon rendez-vous, j'ai surpris une conversation entre une employée de la commune et un avocat de sa connaissance venu retirer un document au guichet. « Elle était toute perdue, cette petite vieille », raconte l'employée, « et grâce au fait que je l'ai aidée en français, elle a pu obtenir 500 euros de plus par mois, auxquels elle avait droit. Bon, c'est clair que moi aussi j'ai des principes, et qu'il faut encourager le néerlandais. Mais là, c'était du langage administratif, trop compliqué pour la petite dame. Moi je comprends le français, mais je pense que si on allait vivre en Wallonie, on serait bien contents qu'on puisse nous aider en flamand pour des trucs comme ça. »

Deux guichets plus loin, des affichettes sont épinglées au mur. L'une promeut le retour volontaire et accompagné des réfugiés en fin de procédure, l'autre, l'apprentissage du néerlandais pour les nouveaux arrivants avec le concours des seniors du cru. Les seuls panneaux que j'avais vus à l'hôtel de ville de Hannut vantaient respectivement le don d'organes et l'installation de détecteurs de fumée dans les habitations. « Lorsque les Flamands paraissent parfois tatillons sur les questions de langue, il ne faut pas oublier qu'il n'y a que deux ou trois générations que le néerlandais, la langue du peuple, a droit de cité en tant que vecteur de culture », explique Johan De Rocker. « Henri Conscience a commencé à écrire en français. Verhaeren écrivait en français, mais il habitait en Flandre. Ce n'est que maintenant que la culture

